

Mélanges Religieux,

ON S'ABONNE chez
MM. FABRE et LE-
PROTON, Libraires, et
au Bureau du Journal, à
Montréal.

RECUEIL PÉRIODIQUE.

PRIX D'ABONNE-
MENT, quatre piastres
pour l'année, cinq pias-
tres, par la poste, pay-
ables d'avance.

VOL. 1.

MONTRÉAL, 28 MAI 1841.

No. 19.

LA PRIÈRE.

La prière est le cri de l'âme,
Le son d'un luth par Dieu touché,
Un soupir, l'encens qui s'enflamme,
Sous des pleurs un espoir caché.
C'est l'armure de l'innocence,
Le glaive du céleste amour,
Le bouclier de la souffrance,
Le chant de gloire au dernier jour.
C'est une goutte de rosée
Qui, sur l'arbre prêt à mourir,
Coule, et de sa tige brisée
Aide la branche à refleurir ;
Premier rayon qui, du ciel sombre,
Ouvre les portes au soleil,
Lampe du soir veillant dans l'ombre,
Pour protéger notre sommeil.

A prier Dieu tout nous excite,
La terre en donnant ses trésors,
L'astre en décrivant son orbite,
Le flot en mourant sur ses bords.
Bonheur, chagrin, tout la conseille ;
Rien de plus fort ni de plus doux.
L'ange la murmure à l'oreille
Du petit enfant à genoux.
Aussi, plus grande est l'indigence
Du suppliant humilié,
Plus la prière a de puissance
Contre l'éternelle pitié.
Elle règne sur les abîmes,
Enlève aux serpents leur poison,
Des monts aliènes courbe les cimes,
Dompte l'orgueil de la raison.
Dans sa coupe d'or, la prière,
Engageant nos pleurs à sortir,
Reçoit cette larme première
Que donne à Dieu le repentir.

Aussi libre que ma pensée,
Ma prière, dans les cachots,

De fers ne peut-être enlacée ;
J'y peux prier pour mes bourreaux.
Quelle est l'âme vraiment captive ?
L'âme ignorante de son Dieu ;
Pour elle jamais l'onde vive
Ne jaillira dans ce bas-lieu.
Contre la souffrance ennemie
O remède plein de douceur !
La prière, souffle de vie,
Est l'air qui réchauffe mon cœur.
De l'esprit saint l'ombre abaissée
Fait naître un fruit de ma ferveur ;
En priant, j'enfante un sauveur
Qui fait un ciel de ma pensée.
Inclinant ma tête flétrie,
Pareil au stérile gazon,
Je bois chaque goutte de pluie
Que répand l'arrière-saison.

Brisés par un sort trop pénible,
Dès que nous plions les genoux,
Nous sentons la main invisible
Qui soutient le fardeau pour nous.
O Christ, il suffit que je t'aime,
Et voilà mon cœur soulagé.
Le monde entier reste le même,
Et c'est moi seul qui suis changé.
Dieu de bonté, Dieu de lumière,
Parmi les dons que tu nous fais,
Tu nous enseignes la prière
Qui nous attire tes bienfaits !
Contre mon prochain ta colère
A mes vœux se laisse enchaîner ;
Par un soupir je salue un frère :
Je n'ai rien et peux tout donner.
Ah ! l'homme qui pour ceux qu'il aime
Ne tend point les mains au Seigneur,
Rebelle au Saint-Esprit lui-même,
N'a jamais connu le bonheur !

EDOUARD ALLETZ.